

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/2 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.2.62154

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

lois», le butin n'est pas mince. L'universel n'y est pas contradictoire avec la critique de détail. L'Europe a su modérer ses gouvernements malgré Louis XIV, le plus «oriental» des princes d'Occident. Pour Montesquieu, tout conspire en Europe – climat, religions, lois, maximes morales – pour que le progrès règne en maître dans un ensemble d'états complémentaires. Le «projet de paix perpétuelle» de l'abbé de Saint-Pierre revu plus tard par Rousseau fournit la structure de ce qui aurait du être pour l'Europe une organisation destinée à gérer et à éviter les conflits armés: on sait ce qu'il en fut à la fin du siècle. Le sentiment européen fit place aux ardeurs nationalistes. Mais libérer l'Europe des fers de la superstition et du despotisme n'était nullement étendre ces bienfaits au reste de la planète. Faire l'Europe imposait de jeter un regard critique sur ses actions extérieures: des hommes comme Raynal ou le Deleyre du «Tableau de l'Europe» réfléchissent sur la contradiction d'un continent qui tend à favoriser un libre échange européen nourri de l'esclavage maintenu dans les colonies. L'Europe serait-elle «vieille», s'interroge Diderot dans le «Supplément au voyage» de Bougainville? Cette question permet de poursuivre l'enquête sur la mauvaise conscience de l'Europe, composante nouvelle introduite dans la réflexion des Lumières. Mais l'on peut toujours rêver d'une «Europe française» à la manière de Rivarol et de Caraccioli, une Europe où la communauté de langue serait gage d'une pensée unique. L'abbé Grégoire verra sous la Révolution la langue nationale comme instrument de la conscience républicaine. Benjamin Constant clôt le volume: après l'enthousiasme des Lumières, le plus français des écrivains suisses constate que les Lumières ont sombré dans le nationalisme de la fin du siècle. En voulant faire l'«Europe française» ou plutôt en faisant de l'Europe la France impériale, Napoléon a trahi les idéaux des Lumières et allumé les nationalismes. Sous la Restauration, Constant imagine une Europe nouvelle où l'esprit de commerce aurait remplacé l'esprit de conquête, où les Européens se verraient comme des «compatriotes». L'âge des révolutions renouvelé se chargera de le contredire. L'auteur conduit son lecteur d'étape en étape, choisissant les écrivains les plus évidents et leurs œuvres les plus attendues, dans cette quête d'une Europe dont les Lumières précisent peu à peu le dessin. L'angle d'attaque particulier – l'Europe et les Lumières – permet d'apporter, sinon du nouveau, au moins une vue perspective originale qui n'est pas sans nous parler encore.

François MOUREAU, Paris

Darrin M. McMAHON, *Enemies of the Enlightenment. The French Counter-Enlightenment and the Making of Modernity*, Oxford (Oxford University Press) 2001, XII–262 p.

Au tout début de son «Histoire des catholiques français au XIX^e siècle» parue en 1947, Henri Guillemin rappelait que les foules accueillant Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, en mars 1815, mêlaient au cri de «vive l'Empereur!» ceux de «à bas la calotte!»: signe de la rupture fondatrice entre, d'une part, l'héritage des Lumières lié à la Révolution française et à son prolongement napoléonien et, d'autre part, l'ancienne alliance du trône et de l'autel remise à l'ordre du jour par la Restauration.

C'est au fond sur cette vaste question que revient ce livre à la fois élégant et érudit – alliance assez rare – consacré principalement aux anti-Lumières françaises et aussi, mais comme incidemment, à leurs résonances européennes et même mondiales jusqu'au XX^e siècle. La question que posent et reposent les cinq chapitres de l'ouvrage peut se résumer ainsi: tout se passe comme si Lumières et anti-Lumières ainsi que Révolution et contre-révolution se soutenaient, voire s'engendraient l'une l'autre, le développement et la radicalisation des uns ayant régulièrement pour corollaires le développement et la radicalisation des autres, et réciproquement. À la limite, pour l'auteur du livre qui le dit une dernière fois à la fin de sa conclusion générale, ce sont les anti-Lumières qui, en s'acharnant sur la «faute» à

leurs yeux impardonnable de Voltaire et de Rousseau – avoir engendré la Révolution – divinisent ces »philosophes«. Ce sont elles qui placent véritablement leur pensée et, plus encore, le »mythe« de leur omnipotence dans un Panthéon où la Révolution, pour les honorer et s'honorer elle-même, n'avait d'abord transféré que leurs dépouilles.

Les cinq chapitres de l'ouvrage s'attachent successivement au »siècle« des Lumières et à ses premiers critiques, d'un point de vue religieux, dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle; à la critique de la Révolution comme »réalisation« ou mise en pratique de la philosophie de ces mêmes Lumières; à la critique rétrospective de la Terreur, sous le Directoire, comme fondement d'une critique renouvelée et radicalisée des Lumières; aux balancements intellectuels et politiques du règne de Napoléon entre la poursuite de l'anticléricalisme et même de l'anti-religion révolutionnaires, avec un Roederer ou un Fouché, d'une part, et, d'autre part, avec un Fontanes ou un Fiévée, la recherche d'un accommodement avec l'Église catholique par le concordat de 1801; et enfin à la reprise, sous la Restauration, de l'affrontement entre l'ordre royal et catholique et sa critique philosophique et politique au nom d'un libéralisme renouant avec la pensée des Lumières: Voltaire et Rousseau, bien sûr, mais aussi Montesquieu, Diderot, Helvétius, d'Holbach et les Idéologues comme Volney ou Destutt de Tracy.

Au fil de ces chapitres, le lecteur spécialisé ou simplement curieux d'histoire intellectuelle et politique enrichira ou affinera ses connaissances et ses jugements. Le déjà plus ou moins bien connu – par exemple l'apothéose de Voltaire en 1776, sa »panthéonisation« en 1791, suivi de celle de Rousseau trois ans plus tard, l'influence de Burke, les thèses de l'abbé Baruel sur la »conspiration« éclairée et jacobine, déjà présentée, par exemple, par Jacques Droz voici plus de quarante ans¹, le rôle de Rivarol, les textes de Chateaubriand au tournant du XVIII^e au XIX^e siècle et la personnalité et les écrits d'un Joseph de Maistre ou d'un Louis de Bonald – voisine en permanence avec des éclairages érudits aussi précis que suggestifs.

Parmi de nombreuses découvertes ou redécouvertes curieuses et savantes, on citera les anti-Lumières des années 1750 aux années 1780, autour de l'abbé Gauchat et de ses »Lettres critiques« mensuelles, du poète Le Franc de Pompignan, de la Société des amis de la Religion et des Lettres fondée en 1778 pour encourager la publication de livres et périodiques hostiles aux »philosophes«, ou encore de Sabatier de Castres ou de Mme de Genlis. Mais aussi le fait que Rousseau, tenu d'ailleurs aujourd'hui encore par certains chercheurs pour le véritable fondateur des anti-Lumières en France, a influencé les anti-Lumières catholiques ou, plus exactement peut-être, a été »récupéré« par elles: François-Xavier Feller (1735–1802) ne voulait-il pas voir en lui en 1780, dans le »Journal historique et littéraire«, le plus ardent adversaire des »philosophes«? Et les anti-Lumières contre-révolutionnaires, après 1789, n'ont-elles pas puisé des arguments »antiphilosophiques« dans l'étrange »Rousseau juge de Jean-Jacques«? On citera encore la dénonciation par les anti-Lumières catholiques des liens conspirateurs supposés entre protestantisme, et même jansénisme, et »philosophie«, par exemple autour de Rabaut Saint-Étienne ou de Barnave. Ou aussi l'intéressante personnalité de Jean-Thomas Richer-Sérizy, ancien collaborateur de Camille Desmoulins devenu journaliste contre-révolutionnaire dans »L'Accusateur public« publié clandestinement de 1795 à 1797. Et encore l'indication d'une certaine imprégnation catholique et contre-révolutionnaire dans l'affirmation de la prééminence masculine et paternelle dans le Code civil napoléonien. Et enfin, sous la Restauration, le paradoxe d'une relative liberté d'édition et d'impression permettant à l'opposition libérale finalement victorieuses en juillet 1830, dans son combat contre les Ultras et l'alliance renouvelée du trône et de l'autel, de s'appuyer sur une foule de rééditions largement diffusées des »philosophes«. D'où, en tête de la conclusion générale du livre, l'idée que l'affirmation souvent entendue – en particulière du côté

1 J. DROZ, La légende du complot illuministe et les origines du romantisme politique en Allemagne, dans: *Revue historique*, octobre-décembre 1961, repris dans: ID., *Le Romantisme allemand et l'État. Résistance et collaboration dans l'Allemagne napoléonienne*, Paris 1966, p. 20–35.

Hegel et des hégéliens, du reste apparemment ignorés par M. McMahon – d'un engendrement des révolutions par la »philosophie« s'applique bien mieux à juillet 1830 qu'à 1789.

Quelques critiques ou réserves sont cependant possibles. Et d'abord, pourquoi ne pas avoir réuni dans une bibliographie systématique le riche ensemble de sources et de commentaires dispersé dans les nombreuses notes en fin de volume? Sur le fond, on pourra regretter le caractère un peu superficiel des développements sur Chateaubriand comme penseur de la Révolution et de la contre-révolution; et pourtant, le passage, entre 1797 et 1802, de l'»Essai sur les révolutions«, qui s'interroge sur la nature de la religion susceptible de remplacer le christianisme, au »Génie du christianisme« a tout de même quelque chose de significatif dans la perspective même de M. McMahon². Le »virage« de Chateaubriand a des points communs avec celui, au même moment, de l'Allemand Friedrich Schlegel, d'un certain radicalisme »jacobin« initial à l'éloge du passé impérial et catholique de l'Allemagne. Voilà qui aurait pu enrichir la perspective européenne de M. McMahon, mais les informations et considérations de celui-ci sur les anti-Lumières et la contre-révolution hors de France restent, malgré de louables intentions annoncées d'emblée, assez limitées. En particulier, pour en rester au cas allemand, à propos des Illuminés autour de Weishaupt et, plus encore, de la réaction contre-révolutionnaire autour des revues »Wiener Zeitschrift« et »Eudämonia«.

Un des illustres prédécesseurs de M. McMahon, Jacques Godechot, avait, lui, consacré tout un chapitre à Chateaubriand et à son »virage« de 1797–1802³. Et pourtant, M. McMahon, dès son introduction (p. 9), fait reproche à Godechot de s'être trop exclusivement concentré sur quelques grandes figures (Burke, Maistre ou Bonald et leurs »cohorte immédiate«) et d'avoir négligé les plumeurs de second rang, pourtant très révélateurs. En fait, Godechot ne se contenait nullement de cela et ses investigations portaient par exemple aussi sur Rivarol, les abbés Barruel et Duvoisin, Mallet du Pan, ainsi que sur les Allemands Brandes, Rehberg et Friedrich von Gentz.

Dans le même ordre d'idées, celui d'un rapport parfois un peu trop simplificateur aux vues des prédécesseurs, on regrettera que les travaux aussi savants que pénétrants de Paul Bénichou⁴, certes mentionnés, n'aient peut-être pas été utilisés comme ils auraient pu l'être. De même, les quelques passages sur le prolongement, au XX^e siècle, des questions abordées, essentiellement autour de la »Dialectique des Lumières« d'Adorno et Horkheimer en 1944, restent trop allusifs pour susciter vraiment l'intérêt. On notera enfin que la question des anti-Lumières françaises a fait l'objet en France en 1973, dans le tome II de l'»Histoire de la philosophie« de l'Encyclopédie de la Pléiade, d'un article de Jean Deprun qui s'achevait sur cette remarque: »Sans elles [les anti-Lumières], le romantisme s'expliquerait mal. Le *Génie du christianisme* habille de neuf toute l'apologétique du siècle des Lumières«. Et l'on ajoutera à cette référence apparemment ignorée par M. McMahon, probablement en raison de son orientation plus historique que philosophique, la mention d'un livre de Didier Masseau⁵, très riche d'informations et de réflexions et dont il ne pouvait certes pas avoir connaissance au moment de la rédaction du sien.

Lucien CALVIÉ, Toulouse

2 Voir la thèse d'E. REBARDY, *La révolution contraire. Chateaubriand et le Génie du christianisme, 1802. Genèse d'une pensée réactionnaire et son résumé* (Annales Historiques de la Révolution française, 1997/3, p. 492–501).

3 J. GODECHOT, *La Contre-révolution. Doctrine et action. 1789–1804*, Paris 1961, p. 131–147.

4 P. BÉNICHOU, *Le sacre écrivain. 1750–1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris 1973, réédition 1996, en particulier le chapitre IV: Contre-révolution et littérature.

5 D. MASSEAU, *Les ennemis de la philosophie. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris 2000.